Ami du Clergé du 11 juin 1931

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Triduum en l'honneur de S. Antoine de Padoue. — II. L'espérance du Saint, 337.
Cours de prônes sur les Sacrements. — XI. La contrition, 340.
Instructions à des collégiens. — XXXV. S. Louis de Gonzague modèle et patron de la jeunesse, 342.
Petits prônes. — XXXII. *4e Dim. après la Pentecôte :* L'audition de la parole de Dieu, 345.
Le « Salve, Regina. » — IV. Le bienfait de la vie, 346.
Pour la fête d'une Confrérie d'hommes. — Nécessité de la persévérance, 348.
Varia. — *Pour le 40e anniversaire de l'encyclique* Rerum novarum : La réhabilitation du travail par le Christ, 351.

TRIDUUM EN L'HONNEUR DE S. ANTOINE DE PADOUE

II

L'ESPÉRANCE DU SAINT

Spes autem non confundit.
L'espérance ne confond pas.
(Rom., v, 5).

Mes frères,

Entre la foi et la charité s'élève l'espérance, comme la tige entre la racine et l'épi. Elle aspire aux biens éternels qu'elle attend dès ici-bas sous la forme ébauchée de la grâce, qu'elle attend pour plus tard sous la forme achevée de la gloire.

C'est de l'espérance chrétienne que je viens vous parler ce soir. Et de même que nous avons constaté hier les grandeurs et les sacrifices de la foi, ainsi nous dirons aujourd'hui *les bienfaits et les immolations* de l'espérance, pour admirer ensuite en notre modèle S. Antoine *l'espoir* qui ne confond pas : « *Spes autem non confundit.* »

Marie, Mère de la sainte espérance, priez pour nous.

I

Quels biens nous confère cette vertu ?

Elle fortifie nos âmes, parce qu'au milieu des complications humaines elle met de l'ordre dans la vie par l'unité du but à atteindre, qui est Dieu.

Tout rapporter à Dieu, le Bien suprême, c'est le propre de l'espérance, c'est aussi sa force. De même que la pensée de la Terre promise soutenait les Israélites durant les quarante ans qu'ils passèrent au désert, de même la pensée de Dieu, notre éternelle récompense, nous soutient et nous fortifie dans le désert de ce monde. Aussi le Prophète-Roi s'écrie-t-il dans ses psaumes : « *Domine, factus es spes mea, turris fortitudinis.* Seigneur, vous êtes mon espérance, comme une tour fortifiée. » (Ps. LX, 4).

L'espérance met aussi en nos âmes le calme, en la plaçant au-dessus des orages qui passent. Aux scrupuleux elle parle de confiance ; aux pécheurs elle ouvre la porte du repentir et ferme celle du découragement ; à ceux qui luttent contre les tentations, elle apparaît comme l'ange de la victoire ; chez tous, enfin, elle provoque les plus saintes ardeurs à la pensée des éternelles récompenses. « Vous nous garderez la paix, dit le prophète Isaïe, parce que nous avons espéré en vous » (XXVI, 3).

La force, le calme, qu'exprime si bien la tour fortifiée de David, tels sont donc en résumé les bienfaits de l'espérance.

Mais remarquez-le bien, m. f., l'âme ne jouit pas de ces bienfaits sans sacrifices : la vie présente qui éprouve la foi par ses obscurités, est aussi l'épreuve de l'espérance par ses faux biens. Nous savons que nous devons jouir de Dieu, c'est vrai, mais nous n'en jouissons pas encore ; nous savons qu'en ce monde Dieu nous donne abondamment les moyens de parvenir à lui, mais, comme le dit S. Paul : « *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino.* Tant que nous sommes dans notre corps, nous cheminons loin de Dieu. » (II Cor., v, 6). Au contraire, là, sous nos yeux, à la portée de notre main, s'étalent des biens apparents, d'aspect délectable, qui sollicitent notre cœur et l'invitent à s'y fixer.

Tel est le péril. On n'y échappe pas sans efforts. Ne point prendre la terre pour le ciel, passer à travers les biens passagers de telle sorte qu'on ne perde pas les biens éternels, voilà la difficulté. Nous sommes ainsi faits que les biens visibles exercent sur nous une attraction plus puissante que les biens invisibles même divins.

Le premier sacrifice qu'exige l'espérance est donc une réaction contre cet attrait, un *détachement intérieur* qui empêche la richesse d'être le but unique ou principal de la vie.

Sans doute, en soi, la richesse n'est pas un mal. Au contraire, elle est nécessaire au bien général, dit S. Thomas, et ceux qui en usent selon la sagesse chrétienne acquièrent de grands mérites, témoins Job et David dans l'Ancien Testament, Lazare et Joseph d'Arimathie dans l'Evangile.

Mais pour le grand nombre, la fortune est un écueil, parce qu'on s'y attache avec excès, qu'on s'y absorbe au point d'oublier les intérêts éternels, qu'on est possédé par les richesses au lieu de les posséder. La fortune est un écueil, parce qu'elle facilite l'immortification, fournit le moyen de satisfaire tous les désirs, alimente l'orgueil et provoque l'avarice qui est une sorte d'idolâtrie. Et Dieu sait, m. f., si cette idolâtrie est commune de nos jours ; Dieu sait combien la fortune a d'adorateurs, non seulement parmi ceux qui en jouissent, mais parmi ceux qui voudraient en jouir, non seulement parmi les riches et les grands, mais parmi les pauvres et les petits. Aussi ne vous étonnez pas d'entendre N.-S. Jésus-Christ nous dire : « La tromperie des richesses étouffe la parole divine ; — Bienheureux les pauvres en esprit ; — Le riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. » Heureux serons-nous, m. f., si nous ne donnons

pas dans les embûches de l'or, car au tribunal de Dieu nous n'aurions plus rien dans nos mains ; heureux serons-nous si nous savons sacrifier à Dieu la maudite soif de l'argent et si nous ne mettons pas notre espérance dans les richesses en y attachant notre cœur.

A ce premier sacrifice du détachement intérieur en répond un second : un dépouillement partiel qu'on appelle l'*aumône*.

L'aumône, cette chose tant décriée en certains milieux contemporains, que certains conseillent de ne pas accepter comme contraire à la justice sociale, qu'est-ce donc ?

S. Paul l'appelle une « hostie », S. Augustin un « sacrifice ». Par l'aumône, dit le cardinal Pie, le riche prélève sur ses biens une part d'élite qu'il offre à Dieu dans la personne du pauvre. Part d'élite, hostie, sacrifice, l'aumône est tout cela, à condition toutefois qu'on donne jusqu'à ce qu'on sente qu'on donne, jusqu'à ce qu'on en souffre du moins quelque peu. Sans cela où serait le sacrifice ?

Est-elle chose facultative ? — Non, m. f. Sans être généralement de droit strict pour le pauvre, elle est toujours pour le riche un devoir rigoureux.

Tous les biens appartiennent à Dieu qui les distribue à chacun, dit S. Paul, selon son bon plaisir : « *Dividens singulis prout vult* » (I Cor., XII, 11), imposant aux plus favorisés de secourir les autres. Et remarquez ici, je vous prie, l'harmonie du plan divin. Il est des gens, à notre époque surtout, qui se demandent sottement : « Pourquoi des riches, pourquoi des pauvres ? » — Pourquoi, m. f. ? Mais pour rapprocher les âmes, pour dilater les cœurs par l'amour de Jésus-Christ. Le riche donne au pauvre en qui il voit Jésus et le pauvre prie pour le riche qu'il honore, qu'il aime comme le ministre de Dieu pour le bien ; et le cœur de l'un et de l'autre se rencontrent en Dieu : « *Dives et pauper obviaverunt sibi ; utriusque operator est Dominus.* » (Prov., XXII, 2).

Qu'on explique de cent façons péremptoires la différence nécessaire des situations sociales, cette seule raison me suffit : la rencontre des cœurs dans celui de Jésus, de Jésus qui a dit voilà dix-neuf siècles : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. » (Math., XXVI, 11). Vous aurez donc toujours l'occasion de faire l'aumône, d'offrir à Dieu dans la personne du pauvre le sacrifice de l'espérance.

Aussi bien, voici les récompenses de l'aumône :

Le moins qu'on en retire est un accroissement de faveurs temporelles : Celui qui donne au pauvre, prête à Dieu, et, débiteur royal, Dieu rend au centuple ce qu'il a reçu, faisant aboutir les projets, réussir les travaux, prospérer les industries, fructifier les champs.

Puis, en elle-même, l'aumône est un principe d'ordre, donc une source de prospérité. Celui qui sait faire la part du pauvre sait aussi faire les autres parts, celle de l'épargne par exemple. Ainsi l'économie domestique trouve son profit jusque dans le lot de l'indigence, car l'épargne et l'aumône sont deux sœurs qui marchent la main dans la main.

Toutefois, les récompenses de ce monde sont trop infimes pour suffire aux largesses de Dieu. Et c'est à l'âme surtout que l'aumône est salutaire : œuvre éminemment satisfactoire, elle remet les peines temporelles dues aux péchés véniels, pour peu qu'on les regrette. Quant au péché mortel, elle en délivre de deux manières, dit S. Thomas d'Aquin : en disposant l'âme au repentir et en la préservant de nouvelles fautes.

Ce n'est pas tout : « Que l'on cherche partout des pauvres, disait sur son lit de mort le grand archevêque de Valence, S. Thomas de Villeneuve, que l'on cherche partout des pauvres, qu'on leur donne jusqu'au dernier écu qui reste dans la maison, car les pauvres sont mes patrons et mes intercesseurs. »

Donc, m. f., l'aumône nous attire des intercesseurs ici-bas et des patrons dans le ciel. Si des saints mettaient dans les pauvres leur suprême espérance, pourrions-nous, faibles pécheurs, négliger ce moyen de salut ?

Ah ! combien d'hommes auraient été à jamais perdus si Dieu, en considération de leurs aumônes et à la prière de l'indigent, n'avait multiplié ses grâces en leur cœur et ne les avait arrachés presque malgré eux aux châtiments éternels ! Combien n'entreront dans le royaume des cieux qu'à la faveur de cette sentence prédite par le Souverain Juge : « Tout ce que vous aurez fait aux plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Math., XXV, 40).

Voilà, en peu de mots, quelques-unes des récompenses de l'aumône, qui est le deuxième sacrifice qu'exige l'espérance.

Il en est un troisième qu'elle inspire, facultatif celui-ci, mais d'autant plus élevé, que je ne ferai que rappeler en passant : c'est la *pauvreté volontaire*, le dégagement absolu, le dépouillement total, l'expression la plus parfaite de la vie du Sauveur.

Elle est radieuse et innombrable, m. f., la lignée des pauvres de Jésus, depuis le grand apôtre S. Paul qui, après avoir refusé le légitime salaire de ses labeurs, travaillait de ses mains pour gagner sa vie et subvenait encore à la détresse de ses frères, jusqu'au glorieux mendiant tertiaire Benoît-Joseph Labre, le vrai pèlerin de l'espérance en route vers la Patrie.

Mais de toutes les figures que retracent les annales de la pauvreté volontaire, aucune n'a au front une auréole plus pure que S. François d'Assise. La pauvreté a exercé sur lui un charme souverain. Il s'en est épris comme d'une céleste amante, il l'a aimée comme une virginale fiancée, il lui a été fidèle comme à la plus belle des épouses. Lui qui voyait des sœurs dans toutes les créatures du bon Dieu, ne vit jamais dans la pauvreté que sa « Dame » et sa « Reine ». Physionomie vraiment royale, dit le Dante, ardente, généreuse, fière, débordante de grâce et de poésie, et pourtant humble, douce, tendre, austère. « Il a été, dit Bossuet, le plus désespéré Amateur de la pauvreté qui ait peut-être été dans l'Eglise. »

II

Tout à côté du visage séraphique du pauvre S. François, partageant la même gloire, environnés du même nimbe, apparaissent les traits angéliques de S. Antoine de Padoue.

C'est vous dire que ce dernier a donné l'exemple non seulement du détachement intérieur et du dépouillement extérieur, mais que ces vertus se sont élevées chez lui à la hauteur de la plus sublime pauvreté, qu'elles ont enrichi son âme d'inépuisables trésors, qu'elles ont fait de lui un roi dominateur du monde entier, supérieur à tout ce qui passe, pèlerin et étranger sur la terre, dédaigneux des pauvres petits biens de ce monde, ne poursuivant que les grandes conquêtes : celle des âmes et celle du ciel. C'est vous dire, en un mot, que les sacrifices de l'espérance ont été poussés par S. Antoine jusqu'à l'héroïsme, lui apportant, avec la grandeur, la liberté, la paix, la joie, l'union la plus parfaite avec N.-S. Jésus-Christ.

Et voulez-vous savoir combien S. Antoine a aimé les sacrifices de l'espérance, combien il les aime encore, comment il les prêche en ce moment même à tous les peuples chrétiens avec une force merveilleuse ? Considérez la grande œuvre qu'il a inspirée naguère à une pieuse magasinière du Midi de la France, qu'il ne cesse de consolider par des faveurs et des prodiges de tout genre, qui s'est répandue comme une traînée de poudre depuis la modeste arrière-boutique de Toulon jusque dans les coins les plus reculés des pays catholiques, — cette œuvre que Dieu destine visiblement à être de nos jours un foyer de résurrection et de vie chrétienne, l'œuvre si belle du *pain de S. Antoine*. Quelle en est l'essence, quelle est la garantie de sa stabilité, le ressort qui l'anime et en fait jaillir des miracles ? C'est l'aumône, m. f. Le bon Dieu permet à S. Antoine de semer les merveilles, mais à une condition : c'est que l'aumône rapprochera les âmes et réunira les cœurs dans la charité de Jésus. C'est le soldat, l'officier, écrit la pieuse privilégiée de S. Antoine, c'est le commandant de marine qui, partant pour un long voyage, viennent faire promesse à S. Antoine de cinquante francs de pain par mois, s'il ne leur arrive aucun mal pendant tout le voyage; c'est la mère qui demande la guérison de son enfant ou le succès d'un examen ; c'est une famille qui demande la conversion d'une personne chère qui va mourir et ne veut pas recevoir le prêtre ; c'est une domestique sans place ou une ouvrière qui demande du travail ; et toutes ces demandes sont accompagnées d'une promesse de pain si elles sont exaucées. Le miracle est ici subordonné au sacrifice.

M. f., voulons-nous jouir des faveurs de S. Antoine, éprouver sa protection, être favorisés de ses miracles ? Voulons-nous, comme lui, passer notre vie dans la véritable grandeur, la liberté, la paix ? Voulons-nous que notre espérance soit pour nous ici-bas comme la joyeuse vigile de la fête éternelle ? Continuons à faire l'aumône, redoublons de générosité « pour l'amour de Dieu ».

Pour l'amour de Dieu ! S. François ne pouvait entendre ces mots sans frémir comme sous le coup d'un archet mystérieux. Vous aussi, m. f., par la pratique généreuse, constante, personnelle, affectueuse, de l'aumône chrétienne, vous sentirez vos cœurs frémir d'espérance en donnant pour l'amour de Dieu.

Continuons donc, pratiquons donc sans relâche la chère vertu de S. Antoine. Soyons généreux. Ne craignons pas de nous appauvrir un peu pour secourir les malheureux, les pauvres de Jésus-Christ !

Et souvenons-nous, comme le dit S. François de Sales, « que le suprême degré de l'aumône, c'est de procurer le salut des âmes. » Voilà pourquoi l'Eglise, spoliée de ses biens et traquée de toutes parts, vous tend la main comme la plus sainte et la plus noble des mendiantes. Au Pape qui a bien des œuvres à soutenir, offrez votre denier : le Denier de S. Pierre. Aux écoles catholiques qui demeureront toujours la grande œuvre, l'œuvre des œuvres, apportez chaque année votre contribution volontaire, la plus large possible. Œuvre de la Propagation de la Foi, de la Ste Enfance, de S. Vincent de Paul, patronages, cercles ouvriers, œuvres générales ou locales, qu'aucune ne soit exclue de votre générosité. Que chacune ait sa part, quelque petite qu'elle soit, dans le budget de vos familles chrétiennes.

Et vous, pauvres de Jésus-Christ, qui ne sauriez faire l'aumône, ne vous attristez pas. Le devoir des autres est de donner ; votre rôle, plus modeste, mais aussi méritoire, est de vous résigner à ne pouvoir donner, de ne pas rougir de recevoir. Et si, à l'occasion, vous êtes à même de partager le fruit de votre travail ou l'aumône reçue avec plus pauvre que vous, vous aussi ne laissez pas de faire œuvre héroïque en offrant à Dieu, dans la personne de votre frère, le plus touchant et le plus méritoire des sacrifices.

C'est ainsi, m. f., que tous vous serez véritablement les amis de S. Antoine, parce que vous serez ses imitateurs. Faites plus encore : soyez ses frères, en entrant dans l'Ordre fondé par S. François pour les âmes vivant dans le siècle. Que le Tiers Ordre, selon le désir du St-Père et de notre évêque, devienne pour vous le centre, le foyer de toutes vos œuvres de foi, de régénération chrétienne et de pacification sociale !

* *

Amis et frères de S. Antoine, héritiers de son zèle pour le bien, avec quelle confiance vous viendrez l'invoquer ! Avec quelle certitude d'être exaucés vous viendrez lui demander pour vous et pour les vôtres les biens de l'âme et du corps, du temps et de l'éternité !

Soyez-en bien assurés : votre espérance ne sera pas vaine. Vous vérifierez une fois de plus la parole de S. Bonaventure : « Si vous voulez des miracles, allez à S. Antoine. » Mais allez à lui, je le répète, par le chemin de la générosité, du soulagement de toutes les misères, du dévouement à toutes les bonnes œuvres, sans ostentation, sans bruit, et, comme le disait S. François d'Assise,

« pour le bien mutuel de celui qui donne et de celui qui reçoit. »

C'est à ces signes que vous reconnaîtrez en vous l'espérance qui ne confond pas, l'espérance qui peut prétendre au centuple de ce qu'elle a sacrifié pour Jésus sur la terre, et, après cet exil, aux joies éternelles de la Patrie céleste. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES SACREMENTS

XI

LA CONTRITION

Mes frères,

Pour bien recevoir le sacrement de pénitence, il faut tout d'abord faire sérieusement son examen de conscience. Il faut en second lieu s'exciter à la contrition des fautes que cet examen nous a rappelées.

I

La contrition, dit le concile de Trente, est une douleur de l'âme et une détestation des péchés qu'on a commis, avec une ferme résolution de les éviter à l'avenir.

C'est une douleur de l'âme. Avoir la contrition, c'est donc éprouver du chagrin, avoir le cœur brisé (tel est le sens du mot *contrition)* au souvenir des fautes qu'on a commises et par lesquelles on a contristé Dieu, crucifié à nouveau Notre-Seigneur et mérité l'enfer. Cette douleur est parfois si vive qu'elle arrache des larmes à ceux qui l'éprouvent. Tel était le cas du saint roi David qui, au souvenir de ses fautes, baignait de pleurs son lit. Tel était le cas de sainte Marie-Madeleine qui arrosait de ses larmes les pieds du Sauveur, de S. Pierre qui pleura tellement son triple reniement que ses larmes creusèrent sur ses joues de profonds sillons. « Bienheureuses larmes, dit S. Jean Chrysostome, qui jaillissent jusqu'au ciel, éteignent l'enfer et effacent l'arrêt de mort porté contre le pécheur ! »

Il est impossible d'éprouver cette douleur sans détester les fautes qui en sont la cause. Celui qui a vraiment la contrition éprouve de l'aversion pour les fautes qu'il a commises, il les rétracte, il s'en repent, il en éprouve du remords, il voudrait de tout son cœur ne les avoir jamais commises. C'est parce qu'il détestait ses fautes passées que, cloué sur son lit, le saint roi Ezéchias repassait dans l'amertume de son âme toutes les années de sa vie. C'est parce qu'il détestait ses crimes et aurait voulu ne les avoir jamais commis que David disait d'eux : « Mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête, elles pèsent sur moi comme un fardeau qui m'accable. » (Ps. XXXVII, 5).

Nous pouvons éprouver de la douleur de nos péchés et les détester, ou bien parce qu'ils ont offensé Dieu, ou bien parce qu'ils nous ont mérité ses châtiments. D'où deux sortes de contritions : la contrition *parfaite* et la contrition *imparfaite*.

La contrition *parfaite* est celle qui nous fait regretter le péché non pas tant à cause de l'enfer qu'il nous a mérité qu'à cause de l'outrage qu'il a fait à Dieu. Dans ce cas, nous sommes peinés sans doute d'avoir perdu le ciel et encouru les supplices de l'enfer et nous détestons le péché cause pour nous d'un si grand malheur, mais ce n'est pas seulement cela, ce n'est pas surtout cela qui cause notre douleur. Nous sommes désolés d'avoir offensé Dieu qui est infiniment bon en lui-même et par conséquent si digne d'être aimé. Nous souvenant combien il a été également bon pour nous, combien il nous a aimés, de combien de bienfaits il nous a comblés, nous sommes confus d'avoir répondu à son amour et à ses bienfaits par tant d'offenses et d'ingratitude et notre désir le plus vif est de lui faire oublier cette ingratitude et ces offenses par un redoublement d'amour envers lui, par une générosité plus grande à son service.

Lorsque c'est ainsi l'amour pour Dieu qui nous fait regretter nos péchés, la contrition parfaite les efface par elle-même et tout de suite. Nous le voyons par sainte Marie-Madeleine et par l'absolution si prompte et si complète que lui donne le Sauveur : « Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé. » (Luc, VII, 47).

Sans doute, cette contrition parfaite ne dispense pas de confesser les fautes ainsi pardonnées d'avance ; elle n'est même parfaite et ne remet les péchés qu'autant qu'elle renferme l'intention d'obéir à Notre-Seigneur qui nous fait un précepte de confesser toutes nos fautes. Il n'en reste pas moins vrai que cette contrition, dès que nous l'avons excitée dans notre cœur, le purifie instantanément et nous réconcilie avec Dieu, au point que si nous venions à mourir avant d'avoir pu recevoir le sacrement de pénitence, nous serions sauvés. La contrition parfaite remet encore la peine temporelle due au péché, en sorte qu'elle ne préserve pas seulement de l'enfer ceux qui ont le bonheur de l'avoir, elle leur évite même le purgatoire et leur ouvre immédiatement le ciel. Vous voyez combien elle est précieuse, combien il est avantageux de l'exciter fréquemment dans nos cœurs, surtout quand nous avons eu le malheur de commettre une faute mortelle que nous ne pouvons confesser tout de suite. Elle serait même pour nous l'unique moyen de salut si, par suite d'un accident imprévu, la mort venait à nous surprendre sans qu'un prêtre ait le temps d'accourir pour nous absoudre.

La contrition *imparfaite* ou attrition est celle qui est provoquée en nous par la crainte des châtiments divins, en particulier de l'enfer. Cette crainte doit être accompagnée d'un commencement d'amour de Dieu. Nous devons donc détester le péché non seulement parce qu'en enfer nous aurons à endurer d'éternels supplices, mais parce qu'en enfer nous serons éternellement séparés de Dieu, que nous ne pourrons le posséder, le voir et l'aimer.

La contrition imparfaite ne remet pas les péchés par elle-même comme la contrition parfaite, mais elle nous dispose à en recevoir le pardon dans le sacrement de pénitence. En pratique, visons au plus

parfait : en même temps que nous regrettons nos péchés par crainte des châtiments qu'ils nous ont mérités, repentons-nous-en par amour pour Dieu et récitons, en faisant bien nôtres les sentiments qu'il exprime, l'acte de contrition parfaite que nous disons si souvent : « Mon Dieu, j'ai un grand regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon et parfait et que le péché vous déplaît. »

II

La contrition soit parfaite soit imparfaite doit, pour nous mériter le pardon, avoir quatre qualités.

Elle doit être *intérieure,* c'est-à-dire exister au fond du cœur et non pas seulement sur les lèvres ou dans des démonstrations purement extérieures. C'est ce que Dieu rappelait aux Juifs qui, pour marquer l'intensité de leur douleur, déchiraient leurs vêtements : « Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements, » leur dit-il par la bouche du prophète Joël (II, 13). Pour avoir une vraie contrition, il ne suffit donc pas de réciter des formules de repentir, si belles soient-elles, il ne suffit pas de réciter d'une façon distraite et sans réfléchir notre acte de contrition, il faut que les paroles qui le composent et que nous prononçons soient vraiment l'expression de notre douleur intérieure et de nos regrets.

La contrition doit, en second lieu, être *souveraine,* c'est-à-dire que nous devons détester le péché plus qu'aucun autre mal. N'est-il pas en effet le plus grand de tous les maux par rapport à Dieu qu'il outrage, puisque, Dieu étant infini, l'injure qui lui est faite a par suite une malice infinie ? N'est-il pas le plus grand de tous les maux par rapport à nous, puisqu'il nous mérite l'enfer où nous attendent les plus terribles et les plus longs de tous les supplices ? Nous devons donc être plus affligés de l'offense faite à Dieu par nos péchés, de la perte de sa grâce et de son amitié, que nous ne le serions de la perte de notre fortune, de l'affront le plus atroce, de la perte d'une personne très chère, de la perte même de notre vie, car tous ces maux, si grands soient-ils, ne sont rien comparés à la perte de Dieu, à la perte du ciel et aux éternels supplices de l'enfer qui sont le châtiment du péché.

Oh ! je sais bien que la plupart d'entre nous n'éprouveront jamais une douleur *sensible* aussi grande après avoir offensé Dieu même mortellement qu'après avoir éprouvé un des malheurs dont je viens de parler. Mais ce caractère sensible de la contrition n'est pas nécessaire : il suffit que nous considérions le péché comme le plus grand de tous les maux — et il l'est incontestablement, je vous l'ai montré, — et que nous le détestions en conséquence. Le cœur de Blanche de Castille n'était pas moins sensible que le nôtre, elle aimait, c'est certain, son fils S. Louis de tout son cœur et cependant sa raison lui faisait dire : « Mon fils, Dieu m'est témoin que je vous aime ardemment et cependant j'aimerais mieux vous voir là, étendu mort devant moi, que de vous voir commettre un péché mortel. »

La contrition doit être, en troisième lieu, *surnaturelle,* c'est-à-dire qu'elle doit venir de Dieu et être excitée en nous par des motifs tirés de la foi.

Elle doit venir de Dieu, il faut donc la lui demander, prier avec ferveur pour qu'il la fasse naître dans nos cœurs. Ce n'est pas chose facile, en effet, que de détester ce qu'on aimait auparavant, de se séparer de ce à quoi on était attaché, de renoncer à ce qui flatte nos passions, notre orgueil, notre sensualité ; il nous faut absolument le secours de Dieu pour y réussir.

Il faut ensuite que cette contrition soit produite en nous par des motifs tirés de la foi. Un gourmand, un ivrogne regrette son intempérance parce qu'elle l'a rendu malade ; un voleur regrette ses rapines parce qu'elles l'ont conduit en prison ; un impudique regrette sa mauvaise conduite parce qu'elle l'a déshonoré ; ni l'un ni l'autre n'ont une contrition surnaturelle. Vous regrettez au contraire d'avoir commis ces différentes fautes parce qu'elles ont offensé Dieu qui est infiniment bon et parfait, parce qu'elles ont fait souffrir et mourir Notre-Seigneur, parce qu'elles nous ont rendu indignes du paradis et mérité l'enfer : voilà une contrition surnaturelle et capable de nous obtenir le pardon de Dieu.

Enfin, la contrition doit être *universelle,* c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à tous les péchés mortels sans exception. Un péché mortel que nous ne détestons pas est un péché que Dieu ne peut nous pardonner, un péché qui par conséquent demeure dans notre âme. Or un seul péché mortel qui reste dans notre âme empêche les autres d'être pardonnés.

La contrition doit être universelle, également, quant au temps : nous ne devons pas seulement détester les péchés passés, mais encore les péchés à venir et promettre à Dieu de ne plus les commettre. C'est ce qu'on appelle avoir le ferme propos.

III

Le ferme propos est donc la ferme résolution d'éviter le péché à l'avenir. « Vous voilà guéri, disait Notre-Seigneur au paralytique dont il venait de guérir l'âme et le corps, ayez soin de ne plus pécher, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » (Jo., v, 14).

Pour être véritable, il doit être *intérieur* comme la contrition elle-même, c'est-à-dire que ce doit être du fond du cœur et non seulement de bouche qu'on promette au bon Dieu de ne plus pécher. « Le pénitent qui n'est pas sincèrement résolu à changer de vie, dit S. Jean Chrysostome, ressemble au comédien qui fait le mort sur la scène pour reprendre l'instant d'après son train de vie ordinaire. »

Il doit être aussi *humble* et *défiant.* Pour qu'il le soit, le pénitent n'a qu'à se souvenir de sa faiblesse, de la facilité lamentable avec laquelle il a dans le passé succombé aux tentations ; il n'a qu'à songer aux nouveaux dangers qui l'attendent, à la violence de ses passions qui ne sont pas éteintes, aux occasions qui vont se représenter après comme avant sa confession et il tremblera dans la crainte de n'être point fidèle à la résolution qu'il prend.

Cette crainte toutefois ne doit rendre son ferme propos que plus *ferme* et plus *généreux*. Pour demeurer fidèle à sa résolution d'éviter le péché à l'avenir, le pénitent doit être prêt à tous les sacrifices. C'est ce que nous apprend Notre-Seigneur lorsqu'il nous dit : « Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le ; si votre main droite est pour vous une occasion de péché, coupez-la et jetez-la loin de vous ; mieux vaut en effet n'avoir qu'un œil et qu'une main et aller au ciel, qu'en avoir deux et aller en enfer. » (Math., v, 29-30). Notre-Seigneur nous signifie par là que, pour éviter le péché, nous devons fuir les lieux, nous éloigner des personnes, ne plus lire les livres, ne plus fréquenter les réunions, les divertissements qui ont été pour nous dans le passé et seraient infailliblement encore dans l'avenir une occasion d'offenser Dieu et de compromettre notre salut.

Nous devons surtout implorer le secours de Dieu sans qui nous ne pouvons rien, mais avec la grâce duquel, par contre, nous pouvons tout. Prions et nous deviendrons capables de vaincre cette mauvaise habitude, de nous corriger de ce défaut, de rompre cette liaison coupable, de réparer ces torts qui jusqu'ici étaient pour nous une source continuelle de péchés. Prions et approchons-nous souvent des sacrements, surtout du sacrement de pénitence, puisque la grâce spéciale de ce sacrement a précisément pour but de nous aider à résister aux tentations, à éviter les occasions du péché et à nous corriger de nos mauvaises habitudes.

Voilà, m. f., en quoi consiste la contrition. Ayez bien soin, chaque fois que vous allez vous confesser, d'exciter soigneusement dans vos cœurs ces deux sentiments de douleur pour le passé et de ferme propos pour l'avenir qui la constituent. Sans la contrition il est absolument impossible d'obtenir le pardon de ses fautes, car Dieu ne peut, parce qu'il est juste et a le péché en horreur, rendre son amitié à un pécheur disposé à l'offenser à nouveau. Mais parce qu'il est infiniment miséricordieux, à peine voit-il en nos cœurs les sentiments de repentir et de ferme propos dont je viens de vous parler qu'il oublie aussitôt toutes nos fautes. C'est un grand pécheur devenu un grand saint, David, qui nous en donne l'assurance : « *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Dieu ne rejette point le cœur contrit. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XXXV

S. LOUIS DE GONZAGUE
MODÈLE ET PATRON DE LA JEUNESSE

I. — S. Louis de Gonzague : sa sainteté se révèle dès son enfance ; son vœu de virginité ; sa lutte contre ses défauts ; le modèle de la lutte pour la sanctification.

II. — S. Louis dans le monde : son esprit de pénitence, son assiduité à l'oraison. Sa vocation religieuse et les oppositions qu'elle rencontre.

III. — S. Louis au noviciat des Jésuites : son abnégation, son effacement, son esprit d'obéissance. Sa mort et sa gloire céleste. Appliquons-nous à l'imiter.

Mes chers enfants,

Dans la seconde partie du mois de juin, l'Eglise a situé une fête que nous ne pouvons pas laisser passer inaperçue, car c'est celle de S. Louis de Gonzague, modèle et patron de toute la jeunesse, mais spécialement des étudiants chrétiens. La vie de ce Saint, rappelé de si bonne heure au ciel, fut une merveille de piété, de force, d'obéissance : on y voit sans cesse s'épanouir les plus magnifiques vertus. Examinons aujourd'hui cette existence privilégiée, non pas dans un but de curiosité ni même d'admiration stérile, mais pour en retirer les grands exemples que nous nous efforcerons ensuite de mettre à profit pour notre propre perfection.

I

Louis de Gonzague naquit dans une famille princière qui, en Espagne comme en Italie, a laissé de grands souvenirs. Il pouvait donc, dès son berceau, prétendre à tous les honneurs de la terre comme aux joies que procure une immense fortune. Mais, sitôt le premier éveil de sa raison, il apprécia les vanités humaines à leur exacte valeur et leur préféra la réalité des biens qui ne finissent pas. Il avait à peine neuf ans lorsqu'un jour, à Florence, il alla se prosterner devant l'autel de la Sainte Vierge pour se consacrer irrévocablement à elle et la supplier de le prendre pour son enfant. En retour, il fit le vœu de vivre toujours dans une chasteté parfaite, car, par un instinct quasi miraculeux, il se rendait déjà compte des périls et des hontes que risquent d'entraîner les orages de l'adolescence.

Dieu veuille que, comme lui, nous comprenions l'importance suprême de cette vertu de pureté qui garde les corps vigoureux, les âmes droites et délicates, qui nous rend agréables au Christ et à sa sainte Mère, qui fait de nous des anges ici-bas et nous assure, pour l'immortalité future, les plus radieuses couronnes ! S. Louis fut récompensé de sa promesse généreuse par la faveur de ne plus jamais ressentir de tentations impures. N'espérons pas que Dieu nous réservera un tel privilège, mais nous avons bien le droit de compter que, si nous luttons de notre mieux, il nous accordera la force nécessaire pour ne jamais succomber.

Cette première victoire de S. Louis de Gonzague devait être suivie de beaucoup d'autres. Il en est ainsi généralement. De même que l'abîme appelle l'abîme, de même un premier pas en provoque d'autres vers les plus hautes cimes. Le jeune homme qui avait su se vaincre lui-même sur le point le plus délicat et le plus difficile, voulut bientôt se rendre invincible sur le terrain des autres vertus. Il aspirait à la perfection afin de plaire souverainement au divin Maître. Mais, pour devenir parfait, de longs efforts sont nécessaires. C'est une erreur trop répandue de s'imaginer que les saints sont arrivés sans peine et sans rudes soucis à la gloire dont ils jouissent. Bien au contraire : hommes comme

nous, ils participaient aux tendances vicieuses qui sont les nôtres ; ils étaient nés, tout comme les plus coupables, avec le germe des pires penchants. S'ils s'étaient livrés à leurs instincts, les grands saints virginaux, héroïques, austères, auraient été débauchés, voleurs, menteurs, assassins peut-être.

Ce qui constitue leur sainteté, ce qui les différencie d'avec la foule vulgaire, c'est précisément la ténacité avec laquelle, durant leur vie entière, ils ont su se dominer, refréner leurs passions, corriger leurs écarts et se maintenir rigoureusement dans le sentier tracé par Dieu. Que leur exemple nous encourage : il nous prouve que la sainteté est à la portée de tous, puisqu'elle consiste à s'améliorer. Dussions-nous partir d'aussi bas que S. Augustin ou sainte Madeleine, nous pouvons monter aussi haut qu'eux, à force de mériter des grâces par la prière, le sacrifice, l'énergie et l'amour.

C'est de cette vérité profonde que s'était imprégné le jeune Louis de Gonzague. Dès les premiers temps de son enfance, il s'était assigné le but céleste à atteindre et jamais il ne se relâcha dans cette poursuite. Un à un, tous ses défauts originaires durent disparaître devant son attaque méthodique et ardente ; il se débarrassa d'abord de ceux qu'il sentait les plus graves, afin de secouer plus facilement ensuite le joug plus léger des imperfections moindres. Bref, il parvint à se détacher complètement de tout ce qui n'était pas le ciel. Et cependant la situation qu'il occupait alors était bien de celles qui rattachent le plus fortement aux futilités et aux intérêts de ce monde. Choisi parmi les fils de la plus haute noblesse espagnole pour faire partie de la cour de la reine Marie d'Autriche, il vivait dans l'éblouissement continuel des fêtes, dans les splendeurs d'incomparables cérémonies ; il pouvait se mettre au courant des intrigues qui bouleversaient l'Europe, connaître les dessous de l'histoire de son temps, aspirer à faire bientôt lui-même l'histoire, car son avenir s'annonçait brillant et magnifique. Mais combien tout cela compte peu pour un cœur qui a su comprendre la grandeur et l'amour de Dieu !

II

Toutefois, il faut bien reconnaître que le milieu où vivait Louis de Gonzague n'était pas spécialement favorable au développement de sa vertu. Avec sa clairvoyance ordinaire, le jeune saint entreprit de restreindre et d'annihiler le péril par une rigoureuse austérité. Plus la mollesse l'environnait, plus les voluptés éclatantes s'offraient à lui, plus il se renfermait dans la forteresse de ses pénitences secrètes. Encore une grande leçon pour nous. Il est vraisemblable que vous aussi, mes enfants, vous aurez à vivre, sinon dans un cercle aussi glorieux que celui des cours, au moins dans un monde encore plus agité, plus fou, ose-t-on dire, que celui des siècles passés. Les circonstances vous obligent à vous prêter à lui ; mais si vous vous donnez complètement, votre âme, sans doute, sera perdue. Sachez donc, comme votre modèle, passer au milieu du monde sans vous laisser envahir par le monde.

Pour obtenir ce résultat, contrebalancez par une sévère discipline intérieure les exemples fâcheux venus du dehors. Le Bréviaire, en résumant la vie de notre héros, nous dit qu'il jeûnait au pain et à l'eau trois fois par semaine et que, le reste du temps, il s'astreignait à manger fort peu. Souvent aussi il se flagellait avec des cordes ou des chaînes et, pour mieux joindre sa souffrance au martyre de son Jésus, il avait trouvé l'ingénieux et redoutable système de se mortifier à coups d'éperons. La dignité de son rang exigeait qu'il eût un appartement somptueux, mais la pénitence n'y perdait rien, car son lit de pourpre et de soie était intérieurement semé de fragments de poterie, afin que le sommeil même fût plus pénible et plus bref. Le jour ne lui suffisait pas pour vaquer au service divin : la plus grande partie de ses nuits se passait à prier à genoux, même lors des rigueurs de l'hiver, et lorsque ses forces l'abandonnaient, il se jetait à terre pour veiller encore et contempler le Seigneur.

Il ne faut pas que le récit de pareilles austérités vous épouvante ni surtout vous décourage. Dieu ne demande à chacun que dans la proportion des grâces qu'il lui destine : si, par bonheur, il vous invitait à suivre des voies extraordinaires, ce serait lui-même qui vous apporterait les secours indispensables. Mais si, plus probablement, il veut que vous vous sanctifiiez par les moyens normaux, il n'exigera de votre volonté que des efforts proportionnés à sa puissance aidée d'en-haut, et cela suffira à vous faire gagner son ciel et son amour. Notre saint fut d'ailleurs bien récompensé, dès ici-bas. A ces pénibles exercices, il gagna le don inestimable de fixer son âme dans l'oraison et de vivre en présence de Dieu comme dans une perpétuelle extase. Nous qui avons parfois tant de peine à nous rapprocher du Seigneur, nous dont les prières sont si tièdes et si distraites, nous découvrons là le secret de la ferveur : c'est le secret de l'énergie persévérante. Il arrive que, pour nous éprouver, le bon Dieu fasse — et quelquefois assez longtemps — la sourde oreille à nos demandes : c'est à nous de faire violence au ciel à force de ténacité.

Les épreuves physiques de S. Louis étaient déjà fort rudes, et d'autant plus que sa santé fragile en aggravait encore le poids. Elles étaient pourtant peu de chose auprès de la douleur morale qui l'attendait. Ceci est d'ailleurs une règle générale. La souffrance corporelle a des multitudes d'avantages, mais son bienfait supérieur est d'aguerrir notre âme afin de la préparer à de plus difficiles combats. C'est juste et logique, car les plans du Maître se déroulent toujours suivant le plus bel ordre et la plus rigoureuse sagesse. Ce qui importe et plaît surtout à Dieu, c'est l'abnégation, le crucifiement de nos facultés intellectuelles, car ce qu'il veut se subjuguer, c'est, par-dessus tout, notre esprit, notre volonté, notre cœur.

Louis de Gonzague ne fut pas exempté de cette loi commune. Depuis longtemps, il caressait l'ardent désir de se réfugier plus près du tabernacle, de se consacrer plus absolument à Jésus dans la règle

d'un Ordre religieux. Mais dès qu'il hasarda quelques mots à ce sujet, les oppositions les plus violentes éclatèrent. Louis, de par le droit de sa naissance, était l'héritier d'une principauté : son renoncement à la couronne devenait une question d'ordre public et pouvait provoquer des troubles dans l'Etat. Ne condamnons pas trop vite son père si, envisageant les choses sous l'angle des préoccupations humaines, il résista aux supplications de son fils. Mais persuadons-nous bien que nulle lutte ne dut être plus dure pour ce fils si aimant et si respectueux que celle qui, pendant trois ans, le mit aux prises avec l'autorité paternelle.

Il arrive — il vous arrivera peut-être — qu'une vocation soit ainsi contrariée par des considérations de famille. Que faire alors ? Suivre l'exemple qui nous est ici donné : s'entourer de conseils autorisés, prier ardemment le Seigneur et attendre avec patience que la toute-puissance du ciel brise les résistances humaines. C'est ce qui finit toujours par se produire lorsqu'une vocation est sincère. C'est ce qui advint pour le jeune prince Louis de Gonzague qui put enfin savourer la joie de renoncer à son héritage en faveur de son frère et suivre l'appel du Christ et de Marie qui le convoquaient au noviciat.

III

Voici donc notre Saint enfin libre de troquer ses pourpoints chamarrés contre l'austère soutane noire des Pères de la Compagnie de Jésus. Je vous laisse à penser quelle allégresse dut être la sienne lorsqu'il vit son rêve s'épanouir en une divine réalité. Tandis qu'autour de lui tous le plaignaient de la vie rigoureuse qu'il abordait, son âme, à lui, exultait dans le Seigneur.

Dès le début, il se révéla comme un maître en toutes sortes de vertus. Mais l'obéissance, entre toutes, lui était chère. Avec cette pénétration des choses divines que lui avaient acquise ses longues méditations, il sentait nettement que c'est la soumission qui remporte des triomphes : « *Vir obediens loquetur victoriam,* » comme le dit le texte sacré (Prov., XXI, 28). Il professait aussi une sainte horreur pour ce monde qu'il avait quitté avec joie, mais dont, pendant son adolescence, il avait pu apprécier les hontes et la fragilité et dont il gardait un sombre souvenir.

Ce qu'il y a de plus difficile dans la vie spirituelle, ce n'est pas d'abandonner tout ce que l'on possède ici-bas, c'est de se dépouiller de soi-même. Les maîtres sont unanimes sur ce point : renoncer à tout amour-propre, abdiquer toute volonté personnelle, se désintéresser, en vue de Dieu, de son être humain, suppose une réelle sublimité de vertu : S. Louis de Gonzague parvint à atteindre ce degré. Il se consumait littéralement dans l'amour de Dieu, si bien que ses maîtres, en leur prudence éclairée, durent lui enjoindre de se relâcher un peu de sa contemplation perpétuelle. Et, toujours par obéissance, l'héroïque jeune homme se mit, quand il le fallait, à réaliser ce sacrifice indicible de fuir l'amoureuse présence de Dieu qui s'imposait sans trêve à son esprit et à son cœur.

Tout ce travail se produisait, d'ailleurs, obscurément. Son ascension vers l'idéal, qui échappait presque aux regards de ses compagnons, ne se manifestait qu'à quelques supérieurs plus avertis. Voilà encore un signe de la sainteté la plus haute : il consiste à vouloir disparaître aux yeux de la terre et à dissimuler ses mérites avec le même soin que le vulgaire met à cacher ses défauts. Louis s'abandonnait avec une confiance filiale à la volonté de Dieu ; pour rien au monde il n'eût voulu modifier quoi que ce soit à la règle de conduite que le ciel lui indiquait, à chaque instant, par la voix de ceux qui avaient autorité sur lui.

Vous avez entendu raconter cette anecdote : un jour que ses confrères du noviciat se posaient la question suivante : « Que ferions-nous si nous étions avertis que, dans quelques minutes, nous allons mourir ? » les uns avouaient qu'ils se précipiteraient aux pieds de leur confesseur ; les autres disaient qu'ils iraient passer leurs derniers instants à la chapelle. Mais Louis se contenta de répondre qu'il resterait là où il était, c'est-à-dire en récréation, parce que la Règle le voulait ainsi. Cette solution du problème était la meilleure, puisqu'elle comportait l'abandon total au vouloir de la Providence. Efforcez-vous, mes chers enfants, d'en pénétrer toute la profondeur et d'en inspirer toute votre vie :

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

Une vie si pleine d'amour devait se clore par un acte héroïque de charité. Pendant une épidémie, Louis de Gonzague demanda à servir les contagieux dans les hôpitaux. Il y contracta le mal qui devait l'emporter. Avant de mourir, il voulut encore, par humilité, recevoir la discipline et se prosterner sur la terre nue. Sainte Madeleine de Pazzi qui eut la révélation de sa gloire lors de son entrée dans le ciel, le proclama le martyr de la charité. Bientôt les miracles dus à son intercession attirèrent sur sa mémoire une renommée que jamais il n'eût désirée. Benoît XIII lui décerna les honneurs de la canonisation et, à Rome, l'église Saint-Ignace conserve comme un trésor sous un autel de pierre précieuse la dépouille de ce héros devant laquelle, après des siècles, ses jeunes confrères du Collège Romain viennent encore se prosterner.

* * *

Le portrait que je viens d'esquisser vous paraît peut-être trop beau pour être vraisemblable. Il est néanmoins extrêmement exact, et les moindres détails en ont été puisés aux sources les plus authentiques. Vous devez donc y ajouter foi, mais cela ne suffirait guère : l'admiration implique l'imitation ; il faut, dans la mesure où Dieu le permettra, réaliser en vous-mêmes quelque chose de ce que S. Louis de Gonzague a si pleinement accompli. Dieu lui avait réservé ce destin merveilleux d'unir à la pureté la plus intègre la pénitence la plus austère. S'il ne vous est pas donné de l'imiter dans la perfection de son innocence, suivez au moins sa trace dans la route du repentir, de la charité, de l'union à Dieu. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XXXII

4e Dimanche après la Pentecôte

L'AUDITION DE LA PAROLE DE DIEU

Prenant prétexte des premières paroles de l'Evangile de ce matin, je voudrais appeler votre attention sur les dispositions à apporter pour entendre la parole de Dieu, en vous faisant un court parallèle entre les auditeurs de Jésus, quand il parcourait la Judée et la Galilée pour annoncer le royaume de Dieu, et les auditeurs de sa parole qui vous est donnée dans les chaires chrétiennes par la bouche de ses ministres.

Je ne vous promets pas que le résultat de cette comparaison sera à votre honneur. Mais qu'importent les froissements de l'amour-propre si nous pouvons puiser là quelque précieuse leçon et si le parallèle tourne tout à notre utilité spirituelle ?

I

Quel était donc l'auditoire du Sauveur ? Pour le connaître, nous n'avons qu'à méditer, en nous éclairant d'ailleurs d'autres faits épars dans les Evangiles, les paroles que je vous rappelais tout à l'heure : les foules se précipitaient, dit S. Luc, vers Jésus, pour entendre la parole de Dieu.

Quand Jésus parlait, il était toujours entouré d'une masse de monde. Ils étaient là des milliers pour l'écouter. Il y en avait cinq mille à la première multiplication des pains, quatre mille à la seconde, et encore sans compter les femmes et les petits enfants.

Il y avait donc un empressement inouï à recueillir les oracles divins qui s'échappaient des lèvres du Sauveur. La multitude se ruait en toute vérité sur ses pas, quittant les bourgs, les villages, les hameaux, le suivant partout où il allait, comme le troupeau à la voix du pasteur. Elle ne comptait ni avec le temps, ni avec la distance, ni avec la fatigue, ni avec les privations. Deux fois, entre autres, elle resta trois jours sans manger pour ainsi dire, tellement que le cœur du bon Maître en fut touché et qu'il fit, pour calmer sa faim, un éclatant miracle. Son enthousiasme était si grand que, quand Jésus voulait se soustraire et se cacher, elle allait à sa recherche, l'arrachait à sa solitude et le retenait pour qu'il ne lui échappât point. C'est encore S. Luc qui nous l'apprend.

Mais les difficultés matérielles que bravait la multitude n'étaient encore rien à côté des difficultés morales. Comme partout et toujours, il y avait dans la contrée le clan des sceptiques et des railleurs. « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? disait-on. Le fils du charpentier, qui se prétend le Fils de Dieu, qui se dit roi en place de César ! Il vous prêche la pauvreté, les larmes, l'affliction, le renoncement ; il maudit la puissance et la richesse, et il ajoute encore à la rigueur des prescriptions de la loi de Moïse. C'est, de plus, un fou : ne s'est-il pas vanté de reconstruire en trois jours le Temple détruit, d'avoir vu Abraham, et ne parle-t-il pas de donner sa chair à manger et son sang à boire ? » Et la foule, malgré tout, suivait son instinct qui ne la trompait pas ; elle allait toujours, glorifiant Dieu et le bénissant d'avoir envoyé un si grand prophète dans la personne du Fils de David.

Les populations de la Judée allaient à Jésus, nous dit l'Evangile, « afin d'entendre la parole de Dieu. » Elles avaient faim et soif de cette parole. Certes, ce n'était pas précisément pour entendre de beaux morceaux d'éloquence, ou des discours flatteurs, ou des leçons d'une morale large et facile, qu'elles entouraient le Messie. Le Maître, en effet, était autre chose qu'un beau parleur ; il disait des vérités parfois dures à entendre ; il flagellait le vice sans pitié et savait dire leur fait à certains de ses auditeurs. Il annonçait le royaume de Dieu, mais son enseignement exigeait de la raison humaine plus d'un acte d'humble soumission ; il demandait même, pour le salut, d'héroïques efforts.

Et cependant la foule était suspendue à ses lèvres et goûtait avec délices cette parole divine. Non pas, pourtant, qu'il n'y eût rien à reprendre dans les dispositions qu'elle y apportait. La célèbre parabole du semeur et de la graine qui tombe, partie sur le chemin, partie sur la pierre, partie dans les épines et partie dans la bonne terre, nous en est une preuve authentique que nous tenons du Sauveur lui-même. Mais à cela même il n'y a rien d'étonnant, et nous allons en tirer une nouvelle leçon.

II

A cette esquisse de la prédication de Jésus et de l'enthousiasme des Juifs proposé à votre imitation, je sais bien l'objection qui naît d'elle-même sur vos lèvres : « Ah ! si Jésus lui-même nous parlait, rien ne pourrait, non plus, ralentir notre ardeur à venir l'entendre chaque fois qu'il nous instruirait, notre courage à braver les difficultés, notre zèle à profiter de ses enseignements. Car il devait y avoir dans sa voix comme dans toute sa personne un charme irrésistible ; il devait attendrir les cœurs les plus durs ; et ce devait être autour de lui comme une atmosphère imprégnée de la Divinité dont l'action salutaire agissait soudainement sur les âmes qui l'approchaient. Malheureusement ce n'est plus lui, et nous n'avons que la voix de ses ministres, voix de la terre et de l'homme. »

Voix de Dieu ! vous répondrai-je, car c'est toujours le Sauveur qui parle, c'est lui qui prêche, comme c'est lui qui baptise, dit S. Augustin. Il parle dans son Eglise, il prêche par ses ministres, et, malgré les ornements de l'éloquence humaine qu'ils empruntent, c'est cependant l'éloquence du Christ, puisque très souvent ce sont jusqu'à ses paroles. Du reste, m. f., voyez la conduite des Juifs, qui vous condamne et vous fait voir l'illusion où vous êtes. Ils avaient Jésus, eux, ils entendaient ses paroles, étaient témoins de ses vertus, de ses miracles ; et non seulement tous ne se convertirent pas, mais beaucoup même ne se mirent pas en peine d'aller voir et entendre.

Que de chrétiens les imitent en cela, plutôt que d'imiter les vrais disciples ! Souvent, en effet, la foule est ailleurs, quand elle devrait être au pied de la chaire chrétienne ; elle va aux réunions mondaines, aux lectures frivoles, aux plaisirs corrupteurs, et reste indifférente à Jésus qui parle.

Pour excuser sa négligence, elle invoque les prétextes de l'heure, de la température, du temps, de la santé, des affaires, alors cependant qu'il n'est pas besoin d'aller au désert, c'est-à-dire bien loin, de s'exposer aux intempéries de l'air ou au tourment de la faim ; et, comme il arrive au père de famille qui avait bien vainement préparé son festin pour des invités qui tous s'excusèrent et ne vinrent pas, la parole de Dieu parfois retentit en vain dans les temples plus ou moins déserts.

Et quand ils ne sont pas déserts, quand, à certains jours, la foule les remplit, cet empressement a-t-il toujours pour cause, comme il est marqué dans l'Evangile, le désir d'entendre la parole de Dieu ? Si l'on veut être sincère et juger selon la vérité, on constatera sans peine que les uns y viennent par pure habitude, les autres pour goûter un plaisir agréable, quand il arrive par hasard, comme dit Bossuet, qu'ils trouvent à leur convenance, d'autres par curiosité ou avec esprit de critique, d'autres, enfin, pour faire application pratique de ce qui se dit, non pas, il est vrai, précisément à eux-mêmes, mais bien plutôt aux autres et aux défauts des autres. Il en est peu, en résumé, qui s'en retournent, se frappant la poitrine et se répétant la parole du prophète Nathan à David : « *Tu es ille vir.* C'est toi-même qui es le coupable. » (II Reg., XII, 7).

S'il y a lieu, m. f., efforçons-nous de nous corriger, en venant assidus à l'audition de la parole de Dieu. Surtout apportons au pied de la chaire un cœur bien disposé, car c'est là que doit pénétrer l'enseignement de la religion. Le son de la parole frappe au dehors, le Maître est au dedans ; la véritable prédication se fait dans le cœur, c'est là que Jésus prêche et c'est là que, si aucun bruit du monde ou des passions ne l'empêche de s'y faire entendre, la parole sacrée vous sera profitable. Ne l'oubliez pas. Ainsi soit-il.

LE « SALVE, REGINA »

IV

Vita, dulcedo et spes nostra

LE BIENFAIT DE LA VIE

Mes bien chers frères,

Après les deux titres de Reine et de Mère qu'elle nous apprend à donner à la Sainte Vierge, l'antienne du *Salve Regina* nous décrit quels effets découleront pour nous de cette miséricordieuse maternité : « Salut, ô vous qui êtes notre vie, notre joie et notre espérance ! »

Ainsi le premier don que nous pouvons attendre de Marie, c'est celui de la vie.

La vie ! c'est bien aux mères de la donner en effet. Elles la donnent longtemps, elles la donnent toujours, puisque toutes nos années restent imprégnées de leurs premières tendresses et en gardent le parfum. Nous méditerons aujourd'hui sur ce premier bienfait, et pour en bien comprendre le sens et la portée, nous essaierons de répondre à cette double question : Qu'est-ce que cette vie dont il s'agit ? — Est-il bien vrai que Marie puisse nous l'obtenir et nous la donner ?

I. — *La vie surnaturelle*

La première question à laquelle il nous faut répondre est donc celle-ci : Qu'est-ce que cette vie particulière que nous nous attendons à recevoir de la Sainte Vierge ?

Si je demandais seulement : « Qu'est-ce que la vie en général ? » je poserais déjà, m. f., un problème d'une exceptionnelle gravité. Nous sommes au milieu des flots de la vie ; elle circule autour de nous, vient battre nos murailles ; elle nous a même envahis et nous en avons reçu dans nos veines une goutte qui n'est pas épuisée. Pourtant à peine pouvons-nous essayer de dire ce qu'elle est. Vous les avez lues, n'est-il pas vrai, les définitions de la vie, et vous vous êtes rendu compte de ce qu'elles ont toutes de mystérieux et de caché. La vie, c'est, dans une substance organisée, le pouvoir immanent de se mouvoir, de se développer et de durer en se perpétuant.

Mais encore, ce pouvoir, qu'est-il en lui-même ? Du moins, si je ne puis pas les définir clairement, d'où descendent ces flots de la vie ? Où en est la source première ? Quelqu'un en est-il remonté jamais jusqu'aux solitudes où ils ont commencé à s'écouler en chantant ?

Ici, m. f., les réponses ne sont plus obscures seulement, elles sont contradictoires. Il en est pour qui la vie est apparue un jour spontanément, jaillissant soudain de la rencontre heureuse d'éléments qui ne la contenaient pas, comme l'étincelle jaillit de deux pierres entrechoquées. C'est la réponse qu'on a parfois la prétention d'appeler celle de la science et des savants. La vie vient de l'inanimé ; elle est sortie de la mort fécondée par les siècles qui ont plané sur elle longtemps...

Nous, nous ne le croyons pas. Au nom de la raison comme au nom de la foi, nous disons : « La vie vient du vivant. » C'est ce que nous constatons autour de nous ; c'est la seule loi qui soit certaine et que nous connaissions. La vie première en vient aussi. Où est-il, le Vivant qui, étant par lui-même, a pu engendrer autour de lui ? Alors nous ouvrons les Livres saints et nous trouvons que Dieu se fait appeler souvent de ce nom mystérieux : « Je suis le Dieu vivant. »

Le voilà, le Vivant éternel d'où procèdent tous les autres ! Toute vie découle de lui ! Toute vie suppose une intervention spéciale du Créateur animant de son souffle, dans un amour plus grand, la **masse stérile des choses.**

La vie humaine, en particulier, transcendante à

toutes les autres, suppose, plus qu'elles toutes, cette amoureuse intervention. Dieu se penche, affirme la foi, sur chacun de nos berceaux. C'est lui qui crée à toute heure les âmes de nos enfants et qui devient ainsi notre Père au ciel au moment où nos parents nous engendrent selon la chair.

Voilà, m. f., la réponse que nous faisons à cette question générale : Qu'est-ce que la vie ? Vous voyez combien cette vie a déjà pour nous quelque chose de divin et de sacré.

Ce n'est pourtant pas de cette vie-là qu'il s'agit dans notre antienne. Y en a-t-il donc une autre ? Quand vous avez expliqué dans un homme le mystère de son corps et de son âme, n'avez-vous pas épuisé les trésors de son être et de sa vie ? — Non, pas encore. Je vous disais tout à l'heure que Dieu se penche sur chacun de nos berceaux pour animer de son souffle immortel notre enveloppe de chair et de boue. Préparez-vous à entendre maintenant une merveille plus auguste.

Cet être donc, pétri dans une fange vivifiée par un esprit immortel, Dieu ne l'a pas encore trouvé assez grand. Il a rêvé pour lui autre chose. Il a rêvé — ce sont les expressions de l'Evangile — de le faire naître de nouveau, de le faire naître à cette vie infinie et sans rivages qui est la sienne et qui lui est propre. Il a rêvé d'en faire son semblable et son fils. Et comme il s'était penché sur le corps pour mettre en lui une âme immortelle, Dieu maintenant se penche sur cette âme pour y insuffler sa grâce et son Esprit.

Alors nous sommes vraiment en face d'une vie nouvelle communiquée. C'est une créature inédite. Ce n'est plus l'homme, fils de la terre, avec ses seules puissances, ses seules lumières, ses seules affections de ce monde ; c'est le fils du ciel avec les facultés divines qui lui permettent de connaître, d'espérer et d'aimer comme Dieu. C'est, dans notre nature humaine, la nature même de Dieu, non pas parfaite, sans doute, non pas substantielle, mais à l'état de germe qui travaille toujours, comme un levain en train de soulever la masse et de la faire monter...

Embrassons maintenant d'un regard toute cette mystérieuse évocation de la vie. Vous verrez que nous touchons là, dans l'âme divinisée par la grâce, à l'effort dernier de la suprême Puissance et du suprême Amour.

D'abord, au-dessus des profondeurs silencieuses du néant, Dieu parle. Et à sa voix les ombres se mettent à palpiter, se rassemblent, prennent corps ; les premiers êtres apparaissent inertes, confus et mêlés. Alors l'Esprit de Dieu flotte sur ce chaos ; il commence à en mouvoir, à en distinguer, à en séparer les éléments. Mais le chaos est stérile ; l'armée des choses se meut comme une machine, elle ne connaît pas le tressaillement intérieur qui pousse du dedans. Dieu féconde la matière inanimée pour en tirer la vie et il couronne par le don de l'âme immortelle la pyramide grandiose des vivants...

C'était déjà bien grand, m. f., c'était une immense miséricorde. Dieu n'était pas au bout, cependant, de ses libéralités. Il restait à faire sourdre de ce monde, au milieu de cet océan de vie naturelle, au moins une goutte de sang divin. Il restait la vie surnaturelle à donner, pour que l'édifice de l'être et de la vie fût achevé, ses bases assises sur le néant, son faîte perdu dans la vie même de Dieu et comme soudé avec elle. En haut le Vivant éternel ; en bas, le néant éternel aussi...

C'est d'elle, c'est de cette vie surnaturelle que nous parlons dans le *Salve Regina*. En comparaison avec elle, les autres ne comptent pas. Un homme est regardé comme mort, dit le monde, quand son intelligence et sa volonté ne peuvent plus agir, quand sa vie proprement humaine est finie : en effet, il est mort moralement. On passe à côté de lui, comme on fait à côté des ruines, d'autant plus attristé qu'elles sont plus grandes et donnent le spectacle d'une plus immense désolation. De même, m. f., quand une âme a perdu ses facultés divines, nous disons, nous, chrétiens, qu'elle est morte aussi. Elle n'a plus la vie, la véritable vie, la vie surnaturelle et divine des enfants de Dieu...

Il nous reste à voir maintenant si cette vie surnaturelle la T. S. Vierge peut bien, en effet, nous l'obtenir et nous la donner.

II. — *La Sainte Vierge peut nous obtenir et nous donner la vie surnaturelle*

Une première vérité à établir, c'est que l'auteur premier et principal de la vie est toujours Dieu. Dieu n'est absent d'aucun des événements de ce monde. C'est lui qui étend sur nos têtes les cieux comme une tente infinie et qui endort, le soir, les petits des oiseaux aux souffles apaisés de la forêt. Comment voulez-vous qu'il reste étranger à ce qu'il peut y avoir de plus doux à son cœur ici-bas : la naissance d'une âme à sa vie ?

Mais de même que, dans l'ordre naturel, Dieu cache presque toujours son action sous celle des causes secondes, de même, dans l'ordre surnaturel et quand il faut répandre la vie divine, Dieu veut se servir d'instruments qui la transmettent en son nom et par sa toute-puissante efficacité.

Or, qui niera, m. f., que dans le plan des miséricordes divines Marie ait été l'instrument privilégié et choisi de la grâce à répandre ?

C'est par Marie d'abord que nous avons reçu Jésus. Et Jésus c'est, dit S. Pierre, l'auteur de la vie divine ; c'est lui en effet qui nous l'a reconquise et méritée par ses souffrances et par sa mort. Car il ne faut pas l'oublier : cette vie surnaturelle donnée par Dieu en germe au berceau de l'humanité comme un apanage béni, l'humanité y avait par sa faute perdu tout droit. Nous naissons dans la condition de condamnés, découronnés de cette gloire qui aurait dû être la nôtre, impuissants à pousser par nous-mêmes cette dernière tige où la vie divine fleurit. Il a fallu, pour nous rendre la grâce de Dieu, que son Fils s'incarnât ; il a fallu que le sang du Christ fût répandu sur la croix pour que celui de Dieu recommençât à couler en nous.

Or, encore une fois, c'est Marie qui a été appelée

à l'honneur de nous donner Jésus. C'est elle qui a apporté au monde l'Auteur de la vie. Aux jours de la Visitation, quand elle alla saluer sa cousine Elisabeth, l'enfant que cette dernière portait dans son sein tressaillit. C'était la vie divine, entrée avec Marie dans la maison, qui inondait l'âme de Jean-Baptiste, qui la soulevait, la faisait bondir et exulter...

Mais l'enfant ne tressaillait pas seul. Le monde entier tressaillait en sa personne, le monde sauvé, rendu à la vie divine par Jésus, le fruit béni des entrailles de Marie.

Vous voyez par là, m. f., combien nous avons déjà à ce titre le droit d'appeler la T. S. Vierge « notre vie ». Elle est vraiment la nouvelle Eve, la mère de tous les vivants.

Mais elle n'a pas seulement donné la vie au monde ; elle la donne encore à chacun de nous en nous méritant la grâce par son intercession.

Vous pouvez consulter les Docteurs de l'Eglise. Ils vous diront, avec S. Bernard, que « toute grâce nous est donnée par l'intermédiaire de la T. S. Vierge Marie. » Vous pouvez consulter les saints fondateurs d'Ordres religieux. Ils vous diront qu'ils ont voulu, pour assurer la pérennité de leur œuvre, mettre le progrès de leur Institut et les vertus de leurs fils sous sa maternelle protection. Vous pouvez consulter les Saints. Ils vous diront qu'ils ont toujours été des dévots fidèles à son culte.

Et sans recourir à ces témoignages, ne puis-je pas en appeler à votre expérience personnelle ? N'avez-vous pas vu, dans votre entourage peut-être, des pécheurs endurcis, dont vous disiez avec angoisse : « Va-t-il mourir dans l'impénitence finale ? Voudra-t-il, avant de fermer les yeux à la lumière de la terre, les ouvrir à celle du ciel et se réconcilier avec ce Dieu qu'il a tant offensé ? »

A votre grande surprise, pour votre joie plus grande encore, vous appreniez que le miracle, à peine espéré, s'était accompli. Qui donc les avait sauvés ?

La T. S. Vierge, m. f., la T. S. Vierge invoquée par un *Ave Maria* quotidien, par un *Souvenez-vous*, par un chapelet, par une dévotion discrète à l'un de ses sanctuaires.

* *

Oui, Vierge Marie, vous êtes vraiment notre vie. Vous nous l'avez donnée comme une mère la donne à son enfant, cette vie supérieure de la grâce divine qui un jour s'épanouira dans la gloire; et cette vie, vous voulez encore, comme une vraie mère, la protéger en nous, la défendre contre ce qui pourrait la diminuer ou la détruire en nous.

Vous êtes vraiment la mère de la divine grâce et si elle vient souvent nous inonder avec une telle abondance, c'est que c'est vous, ô Vierge Marie, qui nous la distribuez avec tant de profusion, avec cette libéralité qui montre encore votre amour maternel pour vos innombrables enfants. Pour cet immense bienfait de la vie surnaturelle, soyez bénie, ô Vierge sainte, notre Mère, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE D'UNE CONFRÉRIE D'HOMMES

NÉCESSITÉ DE LA PERSÉVÉRANCE

Sic state in Domino.
Demeurez toujours fermes dans le Seigneur. (Philip., IV, 1).

Mes frères,

Dans les tristes temps que nous traversons, rien n'est réconfortant comme le spectacle d'une paroisse où les traditions de foi, les habitudes de religion se sont conservées et où les hommes et les jeunes gens ne rougissent pas d'accomplir publiquement un acte chrétien. Ce spectacle, j'en conviens, on le trouve dans l'universalité du canton de N. qui est resté jusqu'ici le canton catholique par excellence de notre diocèse. Mais je tiens à dire qu'on le rencontre tout particulièrement à P., où la cérémonie dont je viens d'être témoin m'édifie beaucoup. Aussi, me servant des paroles mêmes avec lesquelles l'apôtre S. Paul encourageait autrefois les fidèles chrétiens de l'Eglise de Philippes en Macédoine, je dirai à ceux qui y ont pris part : « Honneur à vous, et soyez félicités pour l'esprit religieux qui vous anime ! Vous savez qu'aujourd'hui il faut lutter pour rester fidèle à Dieu et au devoir. Courage ! Persévérez dans la vie que vous avez suivie jusqu'à ce jour. Demeurez fermes dans le Seigneur, c'est-à-dire, fermes toujours dans votre *foi*, dans vos croyances, fermes toujours dans vos *pratiques. Sic state in Domino.* »

I

Et d'abord, m. f., demeurez fermes dans vos croyances, dans votre foi. En effet, ce que nous avons tous ici-bas de plus précieux, c'est la foi. Et pourquoi ? Parce que le vrai but de notre vie, le terme où tous nous devons tendre, c'est le ciel, et il n'y a pas de place au ciel pour ceux qui n'ont pas la foi. « Celui qui croira sera sauvé, a dit Notre-Seigneur, et celui qui ne croira pas sera condamné. *Qui crediderit salvus erit, qui vero non crediderit condemnabitur.* » « Sans la foi, déclare à son tour l'apôtre S. Paul, il est impossible de plaire à Dieu. *Sine fide impossibile est placere Deo.* » Et assurément chacun comprend bien qu'il n'y a pas d'espoir d'aller au ciel pour celui qui ne plaît pas à Dieu. Dieu ne saurait donner ce qu'il a de plus précieux à ceux qui n'ont pas l'avantage de lui être agréables.

La foi, dont l'importance, comme nous le voyons, est si grande pour le salut, a été déposée en germe dans notre cœur au moment du baptême. C'est une vertu surnaturelle que nous avons tous reçue en devenant chrétiens, et par elle nous sommes portés à adhérer d'une manière absolue à tout ce qui nous est enseigné par l'Eglise comme révélé de Dieu. Nous mettons cette vertu en acte, nous l'exerçons au cours de notre vie, en croyant, en acceptant réellement avec une entière soumission et une aveugle confiance toutes les vérités qui nous viennent de Dieu par l'intermédiaire de l'Eglise, c'est-à-dire toutes les vérités qui appartiennent à l'enseignement catholique. Par la foi nous croyons qu'il y a un Dieu et trois Personnes en Dieu. Nous croyons

que l'une d'elles, la deuxième, qui s'appelle le Fils, s'est faite homme en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres. Nous croyons que le Fils de Dieu s'est incarné de la sorte pour nous racheter et nous sauver, ce qu'il a fait en mourant pour nous sur la croix du Calvaire. Nous croyons que tout ne finit pas à la tombe, que Dieu est juste, et qu'après cette vie il récompense chacun selon ses mérites, qu'aux bons il accorde les joies incomparables du paradis, qu'aux méchants il inflige les supplices éternels de l'enfer. Par la foi nous croyons également qu'il y a un purgatoire où Dieu détient plus ou moins longtemps, au sortir de ce monde, les âmes qui n'ont pas entièrement satisfait à sa justice. Nous croyons au Décalogue, à l'autorité divine de l'Eglise, à la nécessité des sacrements, à la présence réelle de N.-S. Jésus-Christ dans l'Eucharistie, à l'Immaculée Conception de la T. S. Vierge, à sa dignité auguste de Mère de Dieu, à l'infaillibilité du Souverain Pontife et à l'obligation de se soumettre respectueusement à tout ce qu'il prescrit comme chef suprême de l'Eglise.

Mais dites-moi, m. f., toutes ces croyances, à notre époque, ne sont-elles pas souvent combattues et tournées en dérision ? Est-ce que chaque jour vous n'êtes pas exposés à entendre des gens qui plaisantent sur la religion, qui se moquent de ses dogmes et qui tiennent sur Notre-Seigneur, sur l'Eucharistie, sur le Pape, sur l'Eglise, les plus odieux propos ? Est-ce que vous ne rencontrez pas des hommes qui facilement nient soit l'enfer, soit le purgatoire, qui vont jusqu'à prétendre qu'il est inutile de se soucier de Dieu et de ses commandements, qu'il n'y a pas d'autre vie, et que quand on est mort tout est fini ? Précisément à cause de cela je vous engage à vous tenir sur vos gardes. Défiez-vous de ceux qui parlent sans respect de la religion, de ceux qui la critiquent ou qui s'insurgent contre son enseignement, de ceux qui attaquent méchamment ses ministres. En vous liant avec eux, en recherchant imprudemment leur société, vous mettriez vos convictions en péril, et vous risqueriez d'épouser peu à peu, sans même peut-être vous en apercevoir, leurs mauvaises idées et leurs déplorables sentiments.

Fuyez-les donc, pour être sûrs de rester chrétiens et de ne pas amoindrir vos croyances au contact pernicieux de leur impiété. Fuyez-les, dis-je, et quand vous êtes obligés de subir leur compagnie en chemin de fer, en voiture, à l'occasion d'une foire, d'un marché, d'un repas ou d'une réunion quelconque, ne vous laissez pas ébranler par leurs sarcasmes et leurs paroles irréligieuses. Songez que la religion existait avant eux et que quoi qu'ils fassent, elle existera encore après eux. Songez que, pendant qu'ils sont dans l'erreur, vous êtes dans la vérité, et dites-vous que vous voulez y demeurer jusqu'au bout.

Mais si pour rester fermes dans votre foi vous devez vous tenir en garde contre les discours impies, m. f., vous avez besoin de vous défier des mauvaises *lectures*. Cette recommandation, par le temps qui court, a sa raison d'être plus que jamais.

Pour exécuter les sombres desseins que sa haine et sa jalousie lui ont dictés contre nous, le démon a en effet trouvé une auxiliaire complaisante et dévouée dans la Franc-Maçonnerie, secte occulte qui a pour mission de faire à Dieu, à l'Eglise et à la religion une guerre à outrance. Comme les mauvais livres, les mauvaises brochures, les mauvais journaux surtout lui paraissent à juste titre un moyen très efficace pour aboutir à ses fins, naturellement elle s'applique et s'acharne à les répandre partout. Et voilà pourquoi, m. f., partout vous rencontrez de ces livres et surtout de ces journaux où la religion est attaquée et vilipendée, où l'on se moque des enseignements de l'Eglise, où l'on traite de superstition et de mensonge les vérités les plus saintes, où l'on ricane sur les sacrements, sur le paradis, sur l'enfer, sur le purgatoire, où l'on prend plaisir à dénigrer le Pape, les évêques, les prêtres, les religieux et les religieuses, à les bafouer, à les accabler d'accusations de tout genre, qui n'ont pas de peine, hélas ! à trouver un écho dans les âmes de tant de pauvres lecteurs toujours plus disposés à croire le mal que le bien.

Permettez-moi, m. f., une comparaison. Vous connaissez cette manière de pêcher que l'on emploie communément le long des rivières et des lacs, et qu'on appelle la *pêche à la ligne*. Dans cette pêche, que se passe-t-il ? Le pêcheur a fixé à l'extrémité de sa ligne un petit crochet, autrement dit un hameçon qu'il dissimule par une amorce, et en jetant sa ligne à l'eau, il présente cet hameçon et cette amorce aux poissons. Ceux-ci se précipitent, croient saisir quelque chose de très friand, mais leur avidité cause immédiatement leur perte. C'est l'histoire de tous ceux qui ne veulent pas se défier des mauvais livres et des mauvais journaux. Le monde, en somme, est comme un immense lac où le démon s'efforce journellement de pêcher les âmes. Pour les prendre, il leur lance différents appâts, il leur lance, entre autres, tous ces livres et journaux rédigés et propagés par la Franc-Maçonnerie ; malheur aux âmes qui se jettent imprudemment sur eux pour se nourrir de leur lecture, car elles n'y trouvent que la mort parce qu'elles y perdent la foi.

Y a-t-il lieu maintenant de s'étonner, m. f., quand on sait combien de mauvais livres passent de mains en mains et sont lus un peu partout, quand on voit combien de mauvaises feuilles, de mauvais journaux circulent dans les campagnes aussi bien que dans les villes? Y a-t-il lieu de s'étonner, dis-je, que le mépris de la religion remplace dans bon nombre de familles et dans beaucoup de pays ces convictions et ces pratiques chrétiennes dont on se faisait gloire il y a 20 ou 30 ans ? Est-il possible que, dans ces conditions, l'impiété ne devienne pas une chose ordinaire, et qu'avec l'impiété on ne voie pas surgir et progresser d'une manière effrayante la dépravation et le libertinage ?

Rappelez-vous, m. f., le fameux proverbe : « Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es. » Quand on fréquente, sans motif plausible, des gens tarés ou irréligieux, on finit tôt ou tard par devenir taré ou irréligieux comme eux. Quand on lit de

mauvais livres ou de mauvais journaux, quand on fréquente, par la lecture de leurs pages ou de leurs colonnes, les misérables qui les rédigent, on devient un jour ou l'autre ce qu'ils sont : on rompt, sinon tout d'un coup, du moins petit à petit, avec ses bonnes habitudes, on abdique peu à peu ses convictions, ses principes, on cesse d'être ce qu'on doit être, on cesse d'être chrétien, en attendant d'être à proprement parler impie.

Je suis absolument persuadé que dans cette paroisse, tous, m. f., vous avez su jusqu'ici interdire l'entrée de vos foyers aux publications et aux journaux qui discréditent la religion. Je vous en conjure, faites toujours ainsi. Ne pactisez jamais avec ces feuilles malsaines que l'impiété propage pour faire le jeu du diable et qui jettent le mépris sur tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré au monde. Repoussez-les sans merci, comme on repousse le poison qui donne la mort. Laissez-les à ceux qui veulent se perdre, et, s'il vous en tombe jamais sous la main, faites comme S. Louis de Gonzague, prenez-les avec des pinces pour les livrer au feu. De cette façon au moins vous garderez vos croyances, vous resterez fermes dans votre foi.

II

Il importe, m. f., que vous restiez d'abord fermes dans votre foi. J'ajoute : il importe que vous demeuriez ensuite fermes dans vos pratiques.

Sans doute, c'est quelque chose d'avoir la foi et de la conserver intacte au milieu des dangers si nombreux auxquels elle est journellement exposée. C'est quelque chose d'adhérer du fond du cœur, et avec une confiance absolue, à toutes les vérités que l'Eglise enseigne comme venant de Dieu et qui constituent la doctrine catholique, malgré tout ce qui se dit, malgré tout ce qui se fait pour attaquer et déconsidérer cet enseignement. Mais pour être chrétien dans le vrai sens du mot, il faut plus que cela, il faut joindre les actes extérieurs aux croyances, en pratiquant le plus fidèlement possible, sans crainte et sans faiblesse, les devoirs imposés par le Décalogue et par les commandements de l'Eglise.

Pour être chrétien, entre autres choses, il faut prier. La prière est même le devoir qui passe avant tous les autres dans la vie du chrétien, attendu que par la prière nous adorons Dieu comme notre Créateur et souverain Maître, nous le remercions de ses bienfaits, nous implorons son pardon et nous demandons le secours de sa grâce. La prière est un devoir de tous les jours, et c'est pourquoi un chrétien digne de ce nom prie chaque jour, matin et soir. Ce n'est pas seulement un devoir individuel, c'est un devoir de famille, et c'est pourquoi dans les maisons chrétiennes la prière se fait autant que possible en commun, au moins celle du soir.

Pour être chrétien, il faut sanctifier le dimanche. Ce jour-là en effet appartient à Dieu qui se l'est réservé expressément entre tous les jours de la semaine pour qu'il soit employé à son service. On s'acquitte de ce devoir en ne travaillant pas et en assistant religieusement aux offices de la paroisse.

Pour être chrétien, il faut faire usage des sacrements : c'est-à-dire se confesser et communier ; la confession et la communion ayant été établies par N.-S. Jésus-Christ dans le but de purifier l'âme du chrétien et d'entretenir sa vie spirituelle. On ne saurait appeler chrétien celui qui néglige le minimum exigé à cet égard, celui qui ne se confesse pas et ne communie pas au moins au temps de Pâques.

Pour être chrétien, il faut respecter le précepte de l'abstinence, c'est-à-dire se soumettre docilement à l'obligation de faire pénitence en mangeant maigre les jours fixés par l'Eglise, et cela sans s'inquiéter jamais du qu'en dira-t-on.

Pour être chrétien enfin, il faut conformer sa conduite à ses convictions, et agir en toutes circonstances de manière à ne pas encourir les reproches du divin Maître qui dit dans l'Evangile : « Malheur à celui qui m'aura désavoué devant les hommes ! A mon tour je le désavouerai devant Dieu mon Père. »

Chrétiens, vous l'êtes à ces divers titres, m. f. Je vous demande donc de ne pas changer. S'il y a de nos jours malheureusement beaucoup de gens qui méconnaissent le devoir de la prière, qui regardent comme perdu le temps employé à prier, qui croiraient se dégrader, s'avilir en se mettant à genoux, je sais que vous n'êtes pas de ce nombre. Je sais qu'au contraire vous aimez la prière quotidienne et que l'habitude de prier en commun est en honneur dans vos familles. Restez-y bien fidèles.

Si le dimanche, dans notre société actuelle, est souvent confondu avec les autres jours de la semaine et tristement profané par le travail et par la désertion de l'église, parmi vous du moins il n'en est pas ainsi, car le dimanche parmi vous est un jour respecté : il est pour vous un jour que volontiers vous donnez à Dieu, un jour où vous n'hésitez pas à laisser de côté les occupations serviles et que vous tenez à sanctifier dans son intégrité en assistant ordinairement aux vêpres comme à la messe. M. f., gardez cette religieuse pratique.

Parmi vous également, la confession et la communion ne sont point délaissées. Vous ne voudriez pas en effet vous en priver à l'époque des Pâques. Je sais même que quelques-uns ne se bornent pas aux Pâques, mais viennent puiser, de temps en temps dans l'année, au saint tribunal et à la sainte Table les grâces nécessaires à la véritable vie chrétienne. Comprenez de plus en plus, m. f., que c'est à la condition de se confesser et de communier qu'on peut se maintenir dans l'amitié de Dieu et remplir toujours dignement son devoir. Et par conséquent, usez de la confession et de la communion aussi fréquemment que vous le pouvez dans le cours de l'année.

Quant à la loi de l'abstinence, elle aussi vous l'observez, et je ne crois pas qu'il y ait une seule de vos familles où l'on consentirait facilement à faire gras un vendredi, un jour de Quatre-Temps, de vigile ou de Carême. Mais c'est au dehors qu'il peut y avoir danger sous ce rapport. Eh bien ! où que vous soyez, m. f., pas de respect humain ; sans vous soucier de ce que l'on pensera autour de vous, montrez que vous êtes chrétiens, et ne transigez pas

pour l'abstinence. Et ce que je dis de l'abstinence, je le dis de tous les autres devoirs. Il faut qu'en tout et partout vous montriez que vous n'avez pas peur et que vous n'entendez pas rougir de Jésus-Christ. Il y a des circonstances où il faut, je l'avoue, un grand courage pour ne pas faiblir. Mais plus le courage est grand, plus on a de mérite, et du reste la grâce du bon Dieu est là pour soutenir la volonté et lui donner la force d'accomplir ce qui répugne à notre pauvre nature.

Permettez-moi de vous citer, pour terminer, un exemple édifiant. Il y a quelques années, un lieutenant appartenant à l'une des meilleures familles de la Franche-Comté avait été insulté publiquement à Besançon dans une réunion. L'injure était sanglante : dans le monde militaire elle demandait une réparation, et il y avait cas de duel. Mais le duel est réprouvé par la loi de Dieu, et le jeune homme était foncièrement chrétien. Sans s'inquiéter des conséquences désagréables que pouvait avoir sa conduite, le jeune officier refusa de se battre. Chacun fut étonné. Ses camarades essayèrent de lui faire entendre qu'il ne pouvait pas se dispenser de tirer vengeance d'une injure publique, qu'il allait passer pour un poltron, tomber sous le coup du mépris universel et briser même sa carrière s'il persistait dans son refus ; il demeura inflexible. Ses chefs intervinrent : ils lui représentèrent que l'honneur de l'armée était engagé avec le sien et qu'à moins d'être un lâche, il devait laver dans le sang l'insulte reçue. — « Le duel est interdit à un chrétien, répondit-il. Je ne puis y consentir sans charger ma conscience d'un crime et je ne le ferai jamais. Toutefois je tiens à vous montrer que je ne suis pas un lâche. Qu'on me fasse partir pour le Tonkin et qu'on m'envoie là où il y a le plus de danger, le plus de risques à courir, et vous verrez qu'en face de l'ennemi je n'ai pas peur, je sais avec lui me battre aussi bien qu'un autre. » Satisfaction lui fut donnée. Le jeune lieutenant fut envoyé au Tonkin. On lui confia les postes les plus périlleux, il s'y distingua par des actes de bravoure, mérita la croix, devint bientôt capitaine, et actuellement il est commandant.

M. f., vous aussi, ayez à cœur de faire toujours votre devoir, quoi qu'il puisse vous en coûter parfois. Arrière toute défaillance ! Vous êtes, comme chrétiens, soldats de Jésus-Christ. Montrez que vous ne voulez jamais vous rendre coupables de la moindre lâcheté à son service. Encouragés par votre vénéré patron qui, du haut du ciel, veille sur vous, portez toujours bien haut le drapeau de votre foi et agissez en toute occurrence sans respect humain, sans compromission aucune. Vous n'avez pour cela qu'à continuer les bonnes traditions de votre religieuse paroisse. Que ce soit votre mérite en ce monde, et vous aurez l'assurance d'être magnifiquement récompensés dans l'éternité. Ainsi soit-il.

VARIA

Pour le 40e anniversaire de l'Encyclique « Rerum Novarum »

LA RÉHABILITATION DU TRAVAIL PAR LE CHRIST

Mes frères,

L'apôtre S. Paul nous dit qu'au jour de son Ascension le Christ Jésus, montant au ciel, y conduisit avec lui un grand nombre de captifs.

Je sais bien que par ces paroles le grand Apôtre entend désigner surtout les âmes des justes de l'ancienne Loi qui attendaient dans les limbes que le Fils de Dieu, une fois sa mission accomplie, leur ouvrît les portes du Paradis ; mais elles peuvent s'appliquer aussi à tous les sacrifiés d'ici-bas qui devaient, dans la suite des temps, être secourus et délivrés par l'action sociale du christianisme.

Nous avons l'avantage de posséder aujourd'hui, parmi nous, les membres des syndicats chrétiens. C'est une occasion excellente de vous parler de ce que le Christ a fait pour le travail. Il y a là des vérités trop peu connues et que nous aurons tous profit à rappeler.

I

Ah ! certes, il y a dans les annales du travail humain de bien grands noms. L'histoire les redit avec orgueil, et les peuples, en les écoutant, font entendre des acclamations reconnaissantes. C'est Denis Papin qui trouva la chaudière à vapeur. C'est Jacquart qui inventa la machine à tisser ; c'est à Davy qu'on doit la lampe des mineurs ; ce sont tant d'autres dont les noms sonnent comme des cris de victoire, la victoire du génie humain sur la nature dont il découvrait les secrets et qu'il asservissait à ses volontés.

Mais celui qui a fait pour les ouvriers plus que personne, celui qui est le grand bienfaiteur du travail, celui devant lequel tous ceux qui gagnent leur vie à la sueur de leur front doivent s'agenouiller, c'est Jésus-Christ.

Ce que le travail lui doit en premier lieu, c'est sa *noblesse*. Avant lui, c'était chose dégradante, avilie et réservée aux esclaves. Mais le Fils de Dieu vient au monde. Va-t-il s'asseoir sur un trône pour régner ou dans une chaire pour enseigner ? Non, il choisit un atelier où, pendant trente ans, c'est-à-dire pendant les dix onzièmes de sa vie, il sera ouvrier, maniant de ses mains divines les lourds outils du métier de charpentier. Qui donc maintenant aurait à rougir de ce qu'a fait un Dieu ? Qui donc, au contraire, n'en serait pas honoré et fier ?

La deuxième prérogative que Jésus rend au travail, c'est sa *liberté*. L'ouvrier n'est plus une marchandise qui a été vendue à un maître et qui restera sa propriété jusqu'à la mort. C'est un homme libre qui discutera librement les conditions du contrat et qui pourra, le cas échéant, réclamer si les conditions ne sont pas respectées.

Enfin le Christ rend au travail la qualité la plus précieuse de toutes : son *mérite*.